

Compte rendu

Ouvrage recensé :

Clifford SATHER, *The Bajau Laut. Adaptation, History, and Fate in a Maritime Fishing Society of South-Eastern Sabah*. Kuala Lumpur, Singapour et New York, Oxford University Press, 1997, 359 p., tabl., schémas, cartes, illustr., notes orthogr., gloss., bibliogr., index.

par Véronique Béguet

Anthropologie et Sociétés, vol. 22, n° 3, 1998, p. 181-184.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/015572ar>

DOI: 10.7202/015572ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Mais la coupure entre les deux niveaux ne fut jamais étanche ni la préservation du précolombien complète. Le « monde d'en bas » otomi exploré dans ce livre se présente aujourd'hui de façon fragmentaire. C'est en suivant le fil de divers grands rituels et leurs variantes chez les Otomis orientaux que Galinier entend vérifier une intuition fondamentale, à savoir que, dans cette société qui n'a pas d'organisation sociale dualiste, l'opposition mâle-femelle sous-tend tout l'échafaudage cosmique et rituel. La partie mâle (*shi*, « peau » du prépuce) construit le monde à partir de la descendance en ligne masculine : *Shimhoi*, le Maître de l'Univers, est en fait « la peau de la terre » (p. 77) ; c'est le dieu boiteux, le Tezcatlipoca des Aztèques. La partie femelle est *ngu*, la maison, et définit un emboîtement d'espaces clos essentiels, depuis l'utérus jusqu'au firmament, en passant par les oratoires et le bain de vapeur. De même, le centre rituel grandiose de Mayonikha est mâle, mais la lagune sacrée de Tebes'ï est femelle.

Le chamane (*bādi*) est l'intermédiaire entre le monde des humains et celui des divers « maîtres » du ciel, de la brousse, de l'eau, et c'est au cours des séances de guérison qu'il manifeste l'essentiel de son pouvoir : pouvoir de lire la maladie dans le corps, de lire dans l'eau et dans les songes ses causes, mais surtout pouvoir de convoquer, à l'aide des figures découpées dans du papier d'écorce de ficus, les puissances de l'au-delà, seules capables de guérir comme de tuer. Car la vie et la mort apparaissent partout inextricablement liées. Chez les Otomis comme chez les peuples voisins, les morts reviennent une fois l'an manger la nourriture que les vivants leur ont préparée. Et ce banquet des morts a pour pendant saisissant le Carnaval où les « Vieux », déjà près de la mort, lancent des appels pressants à la copulation, et engloutissent un banquet qu'on a servi pour eux.

Impossible de rendre justice, en quelques lignes, à la richesse ethnographique d'un ouvrage où sont présentés les résultats de quinze ans de recherches. Au-delà de la description ethnographique, l'ouvrage renferme des analyses approfondies (comme le pèlerinage à Mayonikha ou le Carnaval) et des hypothèses audacieuses (particulièrement dans le dernier chapitre). On pourra peut-être reprocher à l'auteur, enthousiasmé par ses découvertes sur la symbolique sexuelle, d'en avoir fait LE facteur fondamental pour comprendre tout le rituel et toute la cosmologie otomi. Ses analyses sémantiques fouillées en montrent certes l'importance, jusque là insoupçonnée. Mais les matériaux mêmes qu'il nous présente (par exemple, tout le bestiaire qu'évoque l'oniromancie) suggèrent l'existence d'autres clefs permettant de poursuivre le décryptage d'une culture qui, depuis la Conquête, semble s'être donné pour but de demeurer fermée à l'œil extérieur.

Pierre Beaucage
Département d'anthropologie
Université de Montréal
C. P. 6128, succursale Centre-ville
Montréal
Québec H3C 3J7

Clifford SATHER, *The Bajau Laut. Adaptation, History, and Fate in a Maritime Fishing Society of South-Eastern Sabah*. Kuala Lumpur, Singapour et New York, Oxford University Press, 1997, 359 p., tabl., schémas, cartes, illustr., notes orthogr., gloss., bibliogr., index.

Il existe relativement peu d'ethnographies fouillées de populations maritimes d'Asie du Sud-Est. Celle de Clifford Sather comble remarquablement cette lacune en nous

présentant une monographie très riche et vivante d'un groupe de Bajau Laut, « nomades de la mer » récemment sédentarisés dans le District de Semporna sur la côte est de Sabah (Malaysia).

L'étude débute en 1964, neuf ans après la construction de la première maison sur pilotis du village, et se poursuit jusqu'en 1979. Elle explore la vie quotidienne des Bajau Laut d'un point de vue social et culturel, pendant la période de grand changement induite par la sédentarisation, l'inscription accrue dans une économie monétarisée et l'insertion de Sabah dans la Fédération de la Malaysia. L'auteur examine ces changements sous l'angle novateur d'une modification de l'identité de groupe et des relations avec les autres populations dans une société pluriethnique.

L'interpénétration historique des populations maritimes et littorales constitue un thème majeur du livre. Du dixième au treizième siècles, sous l'impact d'un commerce florissant entre les diverses régions asiatiques (Asie du Sud-Est insulaire et continentale, Chine et continent indien), les Sama-Bajau — groupe ethnolinguistique hétérogène comprenant les Bajau Laut — se dispersent dans la région comprise entre les îles du sud des Philippines et de l'est de l'Indonésie, longeant la côte ouest de Bornéo. Il s'ensuit une diversification des modes de vie et une spécialisation économique des sous-groupes qui troquent leurs produits. Les Bajau Laut constituent la composante maritime vivant de la pêche. Jusqu'à la fin du dix-neuvième siècle, les Bajau Laut évoluent au sein d'une gouverne politique (*maritime polity*) organisée autour du commerce et dominée par le Sultanat de Sulu. Pour écouler leurs produits, les Bajau Laut entretiennent des relations de clientélisme avec des groupes sédentarisés du littoral. Ils sont ainsi amenés à occuper une position de subordination au sein d'une hiérarchie régionale globale, politique, sociale, religieuse et finalement ethnique.

L'époque coloniale de l'actuel Sabah débute en 1877 avec l'établissement de ce qui deviendra en 1881 la British North Borneo Chartered Compagny. Son influence se fait sentir réellement quelques décades plus tard en termes de contrôles administratifs et politiques (selon le mode britannique de l'*indirect rule*), l'imposition de taxes et la reconnaissance de la souveraineté de la Compagnie. La présence coloniale stimule le commerce et le regroupement urbain, attirant les populations maritimes près des centres commerciaux et les entraînant dans une économie monétarisée. Ces tendances se consolident durant la période postcoloniale qui enregistre en outre une modification de la composition de la population avec l'arrivée de réfugiés philippins. Cette synthèse historique se conclut sur un portrait précis de la situation actuelle de la région de Semporna et du village étudié.

Cette partie historique permet d'enrichir les débats sur la comparaison entre les nomades de la mer et les chasseurs-cueilleurs et l'adaptation des populations de fourrageurs. L'auteur reprend ce point en conclusion en comparant les Bajau Laut à deux autres groupes linguistiques de nomades de la mer (les Moken et les Orang Laut). Du point de vue de l'utilisation des ressources naturelles, les Moken s'apparentent aux chasseurs-cueilleurs, alors que les Bajau Laut et les Orang Laut, avec leur économie spécialisée, s'en démarquent considérablement. Le critère de l'adaptation à l'environnement est cependant insuffisant. Un des grands mérites du livre consiste justement à faire apparaître une matrice sociale et politique régionale, fondée sur des rapports commerciaux, dans laquelle se développent des rapports de dépendance et une hiérarchisation des communautés.

Toutefois, le corps du livre s'éloigne de cette perspective globale à la faveur d'une monographie de facture classique. Deux chapitres dépeignent l'importance de la mer et des îles, de la navigation dans l'univers Bajau Laut ainsi que le système d'orientation. L'économie halieutique est présentée : la formation et le fonctionnement des équipes, les

techniques et l'équipement. la durée et la distance des expéditions. et enfin le partage et l'utilisation du produit de la pêche sont finement décrites. L'auteur n'omet cependant pas de pondérer l'importance de la pêche en la contextualisant dans l'ensemble des activités villageoises.

L'auteur nous plonge ensuite au cœur d'un village de 510 habitants en 1964. vivant en maisons érigées sur pilotis ou encore dans leur bateau. C'est là. nous dit-il. que s'exprime la vie sociale et rituelle. Les diverses unités sociales significatives sont traitées : la paire conjugale avec ou sans enfant. son intégration en maison (*house-group*). elle-même inscrite dans un regroupement (*clusters*). À chaque niveau d'intégration sociale. le groupe se cristallise autour d'un leader — généralement un homme — et dure tant que ce dernier est capable d'assurer sa cohésion. Le leadership est également abordé du point de vue de la résolution des litiges. des inimitiés et des réconciliations rituelles.

Le système de parenté est ensuite présenté ainsi que les liens particulièrement significatifs. comme ceux qui lient les parents et leurs enfants. les germains et le couple. Ces relations sont pensées en termes d'aide et de partage et s'expriment dans un langage d'amour et de compassion dans une société qui valorise les émotions.

Le religieux est abordé selon deux axes. Le premier. plus formel. décrit les forces célestes. les pratiques rituelles. les prières et la construction de la Mosquée marquant définitivement l'appartenance enfin reconnue des Bajau Laut à l'islam. Le second circonscrit le rapport à l'univers invisible et. pour ce faire. les notions de personne (des « âmes ». du corps et des émotions). du Dieu bienveillant et d'esprits agressifs. et d'ancêtres offrant aide et support aux générations descendantes. Ce rapport est marqué de promesses rituelles. de destins et de faveurs divines. ou à l'inverse de mauvaises fortunes. de punitions spirituelles et de maladie. Se dégagent alors deux modes d'accès à cet univers : celui des médiums spécialistes de la communication avec l'invisible ou celui. direct. des rêves et de la fréquentation prudente de lieux stratégiques pour rencontrer des esprits.

Ce qui frappe. c'est la relative absence de références maritimes dans la cosmologie Bajau Laut. Bien sûr. la mer est importante pour ces populations : l'univers marin colore d'ailleurs fortement les énigmes Bajau qui ouvrent certains chapitres. Pourtant. les rituels de la pêche sont limités. En revanche. un rite très important est associé au riz nouveau. un paradoxe ethnographique souligné par l'auteur. L'habitat des esprits malveillants est marin ou terrestre — le littoral. les rochers. forêts et arbres anciens —. mais c'est dans la seconde catégorie que les esprits sont les plus nombreux et dangereux. Il est étrange que cette cosmologie ne traduise pas plus profondément la longue association des Bajau Laut à la mer.

En résumé. ce livre est le fruit d'un travail rigoureux et pondéré. sensible à l'univers de la population. qui sait mettre en scène et nous faire partager cette sensibilité. De très belles photographies permettent de visualiser cet univers.

Il y a toutefois un décalage entre les premiers chapitres. la conclusion et la partie centrale du livre. En effet. l'auteur annonce un thème central. admirablement bien introduit dans la partie historique et dont il dégage tout le potentiel en conclusion : l'interpénétration des populations maritimes et côtières ainsi que les changements identitaires. Pour traiter ce thème. il adopte une perspective régionale qui met l'accent sur les relations entre les différentes communautés. Or. la partie ethnographique ne poursuit pas cette approche relationnelle ; elle modifie radicalement l'éclairage pour nous entraîner au cœur d'un village. Ce déplacement reflète probablement une césure entre les conditions de collecte des données — c'est-à-dire les préoccupations de l'auteur et de la discipline anthropologique d'alors — et la perspective actuelle dans laquelle ces données sont relues. Le décalage de la partie

ethnographique est cependant atténué par des rappels constants aux réalités historiques qui procurent un sens de la continuité et de la rupture. Citons-en un, parmi de nombreux exemples possibles. L'auteur illustre comment les rapports de clientélisme caractéristiques de l'époque précoloniale — et brisés par la monétarisation et la vente directe des produits de la pêche sur les marchés locaux — se renoue avec les populations réfugiées des Philippines, à l'avantage des Bajau Laut cette fois.

Reste que cette publication constitue un apport essentiel autant du point de vue de l'anthropologie que de celui de l'obligation de « retourner » les savoirs, obligation très présente en Malaisie orientale tout au moins. Il s'agit de la première ethnographie sur les Bajau Laut et elle a été écrite dans le souci de redonner une version de leur histoire aux enfants des villageois concernés¹.

Véronique Béguet
 Département d'anthropologie
 Université Laval
 Sainte-Foy
 Québec G1K 7P4

Larry L. NAYLOR (dir.), *Cultural Diversity in the United States*. Westport et Londres, Greenwood Press, 1997, xiii + 380 p., réf., index.

Quelque chose d'extrêmement puissant traverse la réflexion contemporaine, une « chose » en fait si puissante qu'elle semble par moments paralyser justement la réflexion, tout en opérant un travail imposant de dissolution des catégories de référence qui parvenaient jusqu'à tout récemment à nous faire reconnaître la signification qui était attachée à ces dernières. Cette « chose », anonyme encore dans sa capacité à échapper elle-même, semble-t-il, à une saisie par la réflexion, parvient néanmoins dans ce sens à se manifester dans toute sa « négativité » — et peut-être seulement en elle, pourrait-on rajouter. Tant et si bien que dans un ouvrage censé traiter de « culture(s) », c'est en fait à la dissolution du concept de culture que l'on est confronté.

L'ouvrage que dirige Larry L. Naylor, en abordant la question de la diversité culturelle aux États-Unis, établit justement ce travail de dissolution sur le fond de ce qu'on appelait encore, il n'y a pas si longtemps, la « culture américaine ». Or, l'impossibilité en apparence désormais reconnue de nommer cette « chose », à cause surtout des transformations qu'elle a subies depuis quelques décennies, conduit à chercher ailleurs la signification qu'elle possédait, quitte à montrer par là que nous sommes en présence de la pure dispersion d'une « chose » qui n'a probablement au fond jamais existé que dans un fantasme mensonger (la culture nationale états-unienne n'étant que le produit de la domination WASP) ; quitte aussi à masquer par le fait même que l'unité de ce mouvement appellerait, évidemment, à être reconnue comme « quelque chose » qui dépasse visiblement l'ancienne référence par trop figée et la prolifération très active des nouvelles. Dans l'ouvrage dirigé par Naylor, on n'aura cependant droit qu'à la première moitié de cette réflexion, puisqu'il s'agit d'être introduit « [to] the diversity of cultural groupings that make up the whole of

1. Communication personnelle de l'auteur.